Nouvelle n°40

Là où l’amour se niche

Jusqu’à aujourd’hui, personne n’avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins ce que l’on pouvait y découvrir. Dissimulée derrière des décennies de feuillages de troènes, elle était parvenue à échapper à toute forme de vigilance jardinière de ma grand-mère. Mamie Bettie ignorait tout de son existence. Pourtant, en écartant les branchages, elle trônait si fièrement qu’elle paraissait vouloir délivrer le message essentiel de toute une vie : l’amour à tout prix. Si plus tard, sa présence en ces lieux ne se révèlerait pas, comme complètement inopportune, les circonstances de sa découverte en revanche…

Charly me fait face. Il s’apprête à servir en se balançant d’un pied sur l’autre, à la manière de joueurs de tennis professionnels. Il m’agace déjà, à ne jamais rien prendre au sérieux. Il tient de sa main gauche le volant du bout de ses doigts, coincé entre son pouce et son index. Le bras tendu au dessus de sa raquette, il le suspend un bref instant, peut-être pour mieux se concentrer, mais j’en doute. Mon petit frère frappe de toute sa maladresse enfantine. Le projectile dessine bon an mal an, une trajectoire pas si aléatoire finalement. Je demeure si surprise par la détermination de ce service que j’en perds aussitôt mes moyens. Je suis obligée de l’admettre intérieurement, le coup tient du miracle. N’ayant même pas eu la possibilité de suivre du regard la course du missile, je cache en priorité mon admiration et relève aussitôt :

- Alors là, c’est malin, t’avais besoin de le catapulter comme ça ? Il est où maintenant le machin ? Dis-je vexée.

- Waouh, t’as vu ça ? Super coup, non !? C’est pas le machin, c’est le volé avec un « é », d’abord, ajouta crânement Charly, sans se décider à bouger pour le retrouver.

- Charly, le volley, c’est le jeu avec le ballon. Allez, aide moi ! Je choisis de lui épargner l’explication orthographique.

- De toute les façons j’aime pas non plus ce jeu et il fait trop chaud pour jouer, j’en ai marre je rentre. En plus, ce matin j’ai vu André apporter du miel à Mamie. Toi, tu fais ce que tu veux mais moi je vais goûter, déclara-t-il de façon péremptoire.

Tandis que j'occupe mon esprit à se concentrer sur les différentes possibilités de vol de l'engin, à mesurer la force de frappe anormale du frangin ainsi que la possibilité de courants d'air éventuels, une grosse butineuse vient bourdonner à mes oreilles et me tire de ma douce rêverie. Surtout ne pas bouger, mais se tenir prête à fuir à la moindre occasion. L'assaillante m'explore de la tête aux pieds à la manière d'un canidé dont la truffe aspirerait la plus petite parcelle de tissu de mes vêtements. Elle passe tout en revue et choisit d'un coup de vol sec, rectiligne et vrombissant le retranchement invisible en direction des haies. Apparemment, la menace est temporairement écartée. Cependant, le lieu de retraite de l'insecte reste peut-être une voie à explorer que j'aie jusqu'ici négligée. En empruntant le cheminement de l'entêtante bestiole, je tente de me convaincre que cette dernière cherchait sans doute, un moyen de me téléguider vers mon Graal ; la fusée expéditive de Charly. Mon attention visuelle scrute de façon incertaine le vert de la pelouse. En relevant mon regard, je fouille à la va-vite les branches fournies des haies, espérant ainsi la chute à mes pieds du volant fou. Mes bras frôlent les feuilles naissantes des rameaux. La verdoyance de cette nature fraîchement éclose se mêle à la douceur veloutée des jeunes pousses. Le toucher soyeux, presque à l'aveugle, les poings plongés dans le maquis dense, me procure instantanément un état d'apaisement dont jusqu'ici, je ne soupçonnais pas les vertus. Depuis la terrasse, mon frère s'impatiente de mon absence et met en avant mon inefficacité :

- Alors, tu l'as pas encore retrouvé, le volé ?

Son empressement infantile, ajouté à ce qui ressemble à de la provocation mature, me ramène violemment à la réalité et à l'échec de ma quête. Passablement agacée de l'infortune de ma mission, mais les doigts toujours occupés à balayer les fourrés, je lui assène de manière cinglante :

- En tout cas, moi à six ans, je savais que c'était un volant et pas un volé avec un « é » comme tu dis si bien.

Offensé par ma remarque, contrarié de son incapacité à mémoriser l'information déjà donnée plus tôt, Charly adopte le repli en couinant. Il file se réfugier et se plaindre dans les bras réconfortant de sa mamie Titi, comme il a pris l'habitude de l 'appeler, dès ses premiers babillages.

A l'instant même où je perçois dans mon dos, les bruits assourdis des pas d'adulte sur le dallage de la terrasse, mes menottes s'agrippent à une forme et à un matériau trop rectiligne

pour n’être que le fruit d’une végétation sauvage. Curieuse, je rapproche mon visage du taillis. Je parviens alors à distinguer une forme rectangulaire, un genre de ruche dont le présage m’invite brusquement à tenir mes mains éloignées.

La voix familière de mamie gronde plus loin, sans réelle conviction mais le petit pleurnichard suspendu à ses basques, veille à ce que justice lui soit rendue. Je quitte à regret ma trouvaille afin d’éviter toute intrusion intempestive et opte pour la conciliation en affrontant la situation de crise:

- Dis donc mademoiselle Constance, que se passe-t-il ici ? Ton frère me dit que tu te moques de lui, j’espère qu’il a mal compris, non !? Rassure-moi s’il te plait, ma grande.

A son air faussement sévère, je comprends que la justification de mes paroles envers la petite fripouille sera susceptible de générer des discussions interminables. Je ne peux me le permettre maintenant. Je tiens à poursuivre au plus vite mon exploration. Des excuses, accompagnées d’un bisou, devraient faire l’affaire :

- Pardon Charly, je ne l’ai pas encore trouvé le volant, mais ne t’inquiètes pas, il ne va pas m’échapper longtemps. Si tu veux, je t’appelle dès que je l’ai et comme ça tu peux te reposer un peu et reprendre des forces en attendant de refaire une partie. Et joignant habilement le geste à la parole je m’empresse de déposer une bise sur sa joue encore toute humidifiée de ses larmes salées sous le regard approbateur de mamie Bettie. Elle me soutient d’un clin d’œil et renchérit :

- Eh bien, tu vois, ta grande sœur s’excuse. Allez ce n’est pas grave, on passe à autre chose. Tiens au fait, j’y pense, il me semble que j’ai aperçu André déposer des friandises dans la corbeille sur le plan de travail. Vous venez voir ?

Cette habile diversion présente l’avantage de détourner l’attention de Charly vers des besoins acidulés et grandement chronophages pour lui. Dès lors, je me précipite vers l’antre des ardentes grappilleuses de sucs floraux.

Ma quête végétale s’assure de la virginité du lieu. Les abeilles paraissent avoir définitivement déserté leur essaim. Aucune trace de vie actuelle ou passée ne m’apparaît, ce qui ne manque pas d’attiser mon questionnement. J’ausculte la boite sous tous les angles et je remarque une imperceptible irrégularité dans le bois, similaire à la finesse d’une feuille de papier. Je tente

de l'élargir au moyen d'un bâtonnet. Les années d'intempéries successives ont assoupli la peau boisée de cet écrin de fortune. D'un coup sec de baguette, il cède et révèle son contenu.

Trois enveloppes y sont disposées. Elles sont si peu gondolées par l'humidité, qu'elles semblent avoir été déposées très récemment à l'intérieur de l'urne masquée. Le papier, extrêmement fin, affiche distinctement le prénom Bettie en lettres capitales. Je saisis, avec un mélange d'appréhension et d'avidité, la missive la plus proche du fond de la boite. L'ondulation, davantage présente, atteste de l'ancienneté du courrier. L'écriture fine, appliquée, soigneuse, s'exhibe sans aucune espèce de retenue : *Sois honnête avec toi-même.* En guise de signature, seules les initiales « D » et « A » inscrites en bas, à droite. Mon corps se couvre de frissons à la lecture de cette injonction. Étrangement, je ne perçois dans ces mots aucune réprimande. L'invective revêt un caractère familier. Un petit je-ne-sais-quoi de déjà entendu, ici chez mamie Titi. Le message suivant se dévoile aussi clairement que le premier : *deux cœurs unis pour la vie*. Il est assorti d'un monogramme identique. Je comprends que je me trouve en présence de lettres d'amour adressées à ma grand-mère et apparemment tenues secrètes. À l'ouverture de l'ultime correspondance, je fouille ma mémoire à la recherche d'indices concomitants me permettant d'identifier « D.A». Ce ne sont pas les initiales de papy Christian. Quoi qu'il en soit, je ne le connais pas aussi joueur. Ses fréquents excès de colère, à la moindre occasion, éteignent toutes éventualités dans mon esprit. La troisième inscription ressemble presque à une funeste prophétie : *à toi, pour l'éternité*. L'émotion qui transparait à fleur de mots, fait perler une larme au coin de mes paupières et me brouille la vue. Je ne veux pas voir l'invisible, je ne peux plus y accéder. Soudainement, mes certitudes de mes quatorze années d'existence volent en éclats. Mon entrée brutale dans le monde des adultes me perturbe. Je me sens déboussolée, étourdie, par l'âpreté du monde dans lequel je vais devoir évoluer. Mon cocon protecteur de l'enfance s'est fragmenté à tout jamais.

Mes mains se crispent sur les bouts de papier tandis que la voix de Charly retentit sur le pas de la porte de la terrasse :

- Constance, regarde ce que André a trouvé derrière la haie ! Ses petites jambes accourent vers moi. Le volant, il était de l'autre côté. Pourquoi tu pleures, Constance ?

Je m'essuie les yeux rapidement avec l'épaule de mon T-shirt et invente une piqûre d'insecte particulièrement douloureuse. Mon mensonge me rappelle l'intensité de la blessure subie quelques minutes plus tôt.

Je prends Charly par la main, en toute confiance. Satisfaite de retrouver mamie Betty et André D.

De cet été, je garde en mémoire des images, des souvenirs : un volant de badminton perdu puis retrouvé, des bouquets odorants de roses rouges dispersés aux quatre coins de la maison familiale, les mains chaudes et plissées de mamie, son sourire complice et apaisant, son regard malicieux, les rires à gorges déployées avec mon frère, et des goûters aux senteurs de miel sur d'épaisses tranches de pain croustillant.